

L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut

n° 25

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

30 mars 2016

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LEON BLOY.

Le respect et les suspects

Le commencement du style, c'est d'employer le mot juste. Il va de soi que, dans le langage courant, cette exactitude subit quelques accrocs. Est-ce grave si, depuis quelque temps, la notion de politesse semble céder la place à celle de respect ? C'est presque la même chose. Presque... mais pas tout à fait.

Il n'est pas rare que, dans le langage courant, on confonde les souliers avec les chaussures ; la soupe avec le potage ; les volets avec les persiennes ou les contrevains ; l'accoudeur avec l'accotoir ; la glace avec le sorbet. Tout ça n'est pas bien grave. Il ne s'agit, la plupart du temps, que de simples accrocs que la vieille étoffe du langage subit avec le temps. L'auteur de *L'Aristoloche* ne fait partie de ces esprits étroits qui rejettent en bloc toutes les nouveautés. Il les rejette, bien entendu, mais au détail et non pas en gros.

Il en va de même de ce qui nous vient d'ailleurs. Sans la découverte de l'Amérique, on ignorerait la tomate, le maïs, le ragondin, la dinde (et aussi la chaude-pisse). De même, il n'y a pas de raison de se passer de toutes les merveilles venues de l'Orient proche ou lointain, comme la rose, la soie, la porcelaine, le safran (et aussi le pavot). Bien qu'on soit entré dans le temps de Pâques, il n'est pas déplacé de rappeler un précédent qui a fait date : celui des mages venus d'Orient pour s'incliner *respectueusement* devant l'enfant nouveau-né annoncé par l'étoile, en lui offrant de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Après quoi ils s'en retournèrent *poliment* dans leur pays (par un autre chemin).

C'est à dessein que je souligne la nuance entre ces notions de *respect* et de *politesse*, car j'ai cru comprendre que la confusion qui a tendance à se répandre entre ces deux mots a été introduite, elle aussi, par des visiteurs venus d'Orient. Ceux-là,



il est vrai, ne sont pas des mages ; et ils ne sont pas non plus repartis, ni par le même chemin, ni par un autre.

Toujours est-il que, par petites touches, la notion de respect se substitue, jusque dans le règlement des écoles, à celle de politesse. Quelle est la différence ? Le dictionnaire définit le respect comme le « sentiment qui porte à traiter quelqu'un avec déférence, en raison de sa supériorité, de son âge, de son mérite », et la politesse comme le « respect des règles de la bienséance ». C'est du pareil au même, n'est-ce pas ? Toutefois, Nietzsche disait que « la philologie est la reine des sciences ». Ce qui conduit à faire remarquer que le verbe « respecter » est transitif seulement. On ne respecte pas dans l'absolu : on respecte quelqu'un ou quelque chose (ne serait-ce que les règles de la bienséance).

Loi du respect, loi des suspects

C'est volontiers et sans réserve qu'on accorde le respect aux gens de bien ou de génie. On respecte aussi, bon gré mal gré, la loi, même inique, pour éviter l'amende ou la prison ; ou son patron, même tyrannique et véreux, pour éviter de se faire mettre à la porte. On obéit ainsi à un dicton lui aussi venu d'Orient : « Baise la main que tu ne peux couper. » Mais le respect obtenu par ces moyens est pénible et contraint.

Or, comme il s'agit d'un sentiment, c'est la sincérité seule qui lui donne du prix. Alors, que faire à l'égard de ceux à qui l'on doit l'obéissance, mais qui n'inspirent aucun respect ? Qu'on se contente, à leur endroit, des formes de la bienséance. La sincérité y perd. Mais c'est ce qu'on appelle la politesse. Elle n'est qu'une attitude, un art de l'apparence dont certaines formes sont purement ornementales. Certes, l'adage « trop poli pour être honnête » suggère qu'elle laisse place à l'hypocrisie. Hypocrisie que Talleyrand a toutefois définie avec justesse comme « l'hommage que le vice rend à la vertu ».

C'est en effet une victoire de la civilisation que d'obliger les filous à se montrer polis, même s'ils nous respectent si peu qu'ils abusent de notre confiance. Même au visage austère de la vertu et aux traits anguleux du devoir, la politesse ajoute je ne sais quoi de lisse et de souriant. Qui-conque remplit ses devoirs avec exactitude peut s'attendre à mériter le respect de ceux qui le lui doivent – et des autres. Mais comme il arrive que ce ne soit pas le cas, la prudence commande de se contenter de la simple politesse. Pour ma part, je ne refuse même pas, à l'occasion, la flatterie, la flagornerie, l'obséquiosité et la servilité.

En retour, je préfère qu'on s'efforce modestement de conquérir mon respect. Quant à l'exiger... Entre être tenu au respect et tenu en respect, il n'y a qu'un pas. En outre, cette injonction, qui se donne volontiers les apparences de la loi, provient un peu trop souvent de catégories d'individus auxquels je n'accorderais pas d'emblée mon estime ou ma sympathie, même si la politesse interdit de les qualifier de tarlouzes, de mêtèques, de rastaquouères, de saligauds ou de gourgandines. La possibilité de dissimuler ses sentiments sous les formules que la civilité puérile et honnête met à notre disposition est un élément constitutif de la liberté de conscience. Toute loi qui nous impose un sentiment est une loi des suspects. Et rend bel et bien hypocrites ceux qui veulent échapper à cette suspicion.

Tout respecter, c'est abdiquer son jugement. C'est renoncer à faire la différence entre le vice et la vertu. C'est abandonner cette part de nous-mêmes qui, sous les dehors de la plus exquise bienséance, se réserve le droit d'estimer ou de mépriser, et, par conséquent, de distinguer le bien du mal. Si n'importe qui a droit au respect, la liberté n'existe plus ; mais la morale non plus. Leçon utile pour ceux qui considèrent la morale comme un obstacle à la liberté.

Sois poli, si t'es pas joli

Seuls les esprits grossiers ou fanatiques ne voient dans la politesse que le voile, épais ou transparent, de l'hypocrisie. Elle est une attitude bienveillante qui s'adresse à tous, sans distinction, avec toutes les nuances qu'impose la vie en société. Loin d'être le contraire du respect, elle en est la forme achevée, puisqu'elle en distribue les bénéfices y compris à ceux qui n'en possèdent pas le capital. Elle rappelle que tout homme, même affligé de tares incurables ou de vices invétérés, mérite d'en recevoir sa part symbolique. Elle exprime une manière d'égalité entre les hommes qui, quelles qu'en soient les limites, est une idée reconfortante. Ce qui contraste avec le caractère univoque, inégal et comminatoire du respect, qui va de l'inférieur au supérieur.

Sans la politesse, le respect plane au-dessus des foules comme un dieu jaloux dont il faut craindre le courroux. Tandis que les règles arbitraires, variables, subtiles et réciproques de la politesse s'apparentent aux manifestations gratuites de l'amitié – et même de l'amour, faculté morale que tous les hommes ont en partage. Quand on est poli, on l'est en toute circonstance et avec tout le monde – même avec ceux qui sont malpolis. Ça mérite le respect. ■